

### CHAPITRE III

#### REPARTITION GEOGRAPHIQUE DES N'ZIMBU. PROCEDES ET LIEUX DE RECOLTE.

On a souvent attribué à l'*Olivancillaria nana* une répartition géographique très étendue, allant de la côte occidentale tout entière à la côte orientale de l'Afrique, et même à la côte atlantique du continent américain.

Dans son « Handbuch der Systematisches Weichtierkunde », J. THIELE, l'éminent malacologiste, écrit pour *O. nana* « bei west und Ostafrika ». C'est à tort semble-t-il. Pour attribuer à *O. nana* une aussi vaste distribution géographique, on est conduit à penser qu'il peut y avoir eu confusion avec des espèces voisines.

En ce qui concerne l'A.O.F., ou du moins le Sénégal, je ferai remarquer que l'excellent observateur que fut ADANSON ne cite pas cette espèce dans son ouvrage classique sur l'Histoire Naturelle du Sénégal.

Dans un catalogue « Catalogo das conchas exoticas existentes no Museo da Universidade de Coimbra » (1916), BENITO AYRES signale, comme extension géographique de l'« *Oliva nana* », uniquement l'Angola.

Par contre, dans le « Catalog der Conchylien Sammlung de FR. PAETEL » (1888), on trouve *Olivancillaria nana* signalé également du Gabon.

J'ai déjà signalé l'ouvrage moderne de M. NICKLÈS qui dit, de l'*Olivancillaria nana*, que ce mollusque est connu sur les côtes d'Angola.

Je pourrais multiplier les références et les citations d'ouvrages classiques comme ceux de REEVE, SOWERBY, MARTINI et CHEMMITZ TRYON... Je me contente d'y renvoyer le lecteur.

Il semble bien, d'après les observations récentes, que l'extension géographique d'*Olivancillaria nana* soit limitée aux côtes de l'Angola.

Comment dès lors expliquer ces erreurs de répartition? On ne peut incriminer seulement des erreurs de détermination et des confusions avec des espèces voisines, ce qui peut arriver lorsqu'il s'agit de non spécialistes, mais ce qui est assez peu concevable quand il s'agit de

malacologistes avertis. Il faut alors, je pense, invoquer plutôt l'incertitude que l'on avait le plus souvent de l'origine exacte de certaines récoltes, surtout en ce qui concerne les anciennes récoltes.

L'usage, par exemple, du terme « Guinée inférieure », désignant les côtes du Congo et de l'Angola, pouvait très bien prêter à confusion avec la Guinée proprement dite. On pourrait d'ailleurs citer facilement nombre d'exemples plus significatifs encore de répartitions géographiques erronées, dues à cette confusion.

Quoi qu'il en soit, pour l'*Olivancillaria nana*, je pense qu'on peut limiter sa répartition géographique aux côtes d'Angola et ce, non seulement d'après les observations rapportées par les auteurs modernes, mais également d'après celles que j'ai pu effectuer au cours de mes voyages le long de la côte.

J'ajouterai cependant que j'ai trouvé, dans les collections du Musée Royal du Congo, un petit lot d'*O. nana* venant de Banane, mais je doute que ce mollusque vive sur les côtes congolaises. On n'en trouve à ma connaissance, ni à Moanda, ni à Vista, ni à Cabinda. Il est probable qu'il s'agit de coquilles amenées.

En mentionnant comme répartition géographique d'*Olivancillaria nana* les côtes d'Angola, je ne limite pas les lieux d'origine de cette coquille à la seule île de Luanda, « île des Cabras », « île do Cabo » ou encore « île da Moeda » ou « de Dinheiro » (51), localité classique où, comme nous le verrons, le Roi de Congo se procurait sa monnaie, et où elle est encore récoltée actuellement de la même manière

(51) Voir au sujet des noms que porte l'« Ile » de Luanda, reliée maintenant au continent par un magnifique pont (Ponte do Carvão), la citation tirée du *Rotciro*. Je reproduis encore, à ce sujet, le texte suivant :

« *Ilha do Cabo* », talvez por formar com a sua parte norte uma ponta que avança pela água dentro.

« *Ilha das Cabras* », por nela terem sido encontradas cabras de mato (informação de DUARTE LOPEZ e FIGAFETTA).

« *Ilha da Moeda* ou *do Dinheiro* », por causa da pesca do *jumbu*, como facilmente se depreenderá do texto de DUARTE PACHECO.

[A Ilha de Luanda pelo Dr Manuel VIEGAS GUERREIRO. - « *O Apostolado* », 28 de Outubro de 1950 - Ano XV, n° 768].

*Traduction :*

« *Ilha do Cabo* ». — (Ile du Cap), peut-être parce qu'elle forme avec sa partie nord une pointe qui s'avance dans l'eau.

« *Ilha das Cabras* ». — (Ile des Chèvres), parce qu'on y a trouvé des chèvres de forêt (antilopes). (Information de DUARTE LOPEZ et FIGAFETA).

« *Ilha da Moeda* ou *de Dinheiro* ». — (Ile de la monnaie ou de l'argent), par suite de la pêche des *n'zimbu*, comme on peut facilement le déduire du texte de DUARTE PACHECO.

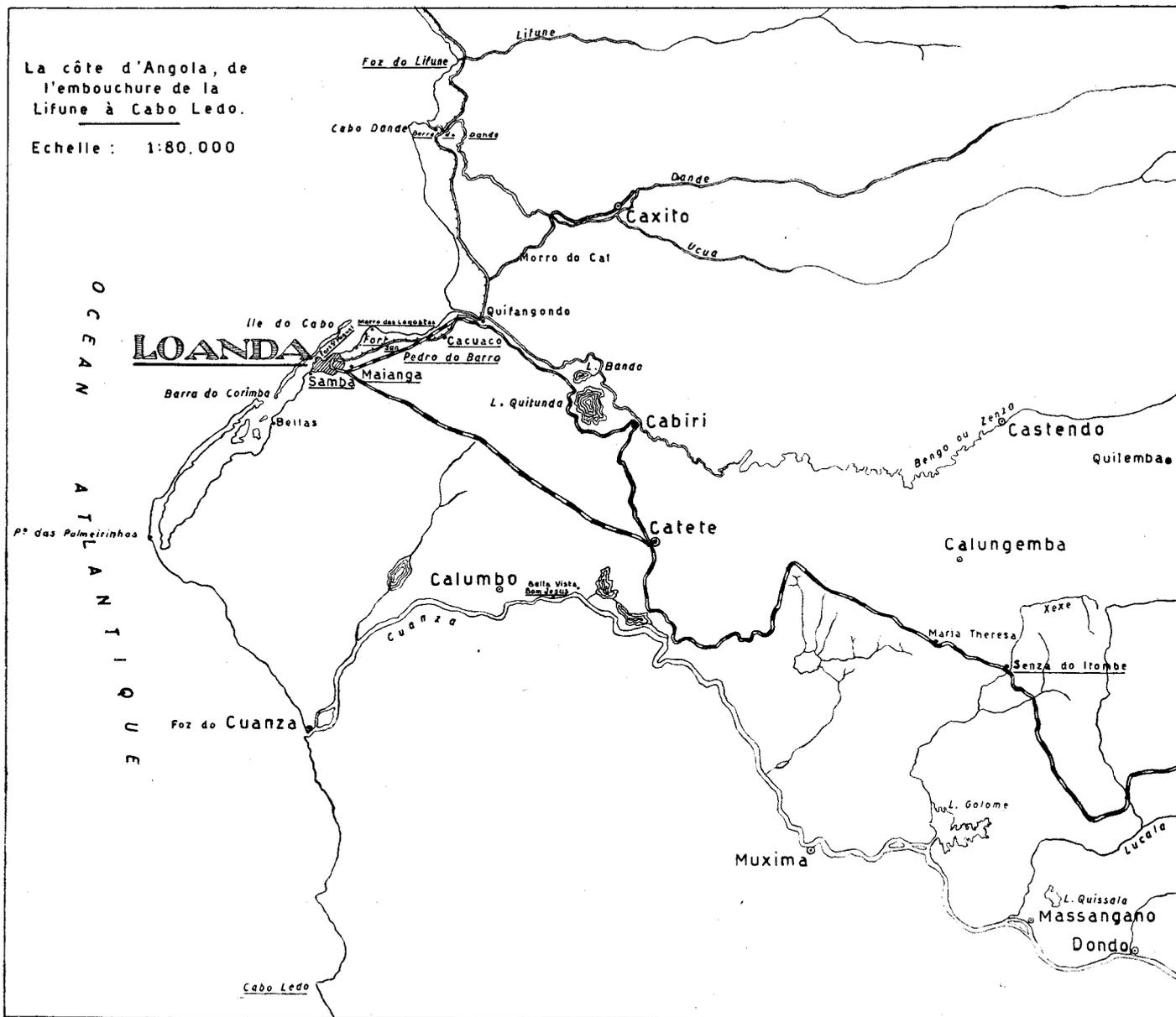


Fig. 57. — Carte des environs de Luanda, montrant l'îlot historique de l'Enseada à Foz de Cuanza et le chapelet d'îlots allant de la Pta des Palmeirinhas à l'île do Cabo.

(Cliché : Annales Musée Royal du Congo belge).

et à peu près dans les mêmes conditions qu'au XV<sup>e</sup> siècle, seuls les bénéficiaires de cette récolte ayant changé !

PH. DAUTZENBERG, en étudiant les Mollusques marins de la mission GRUVEL sur les Côtes occidentales d'Afrique, mentionne comme lieu d'origine de l'*Olivancillaria nana* : St. Paul de Luanda, plage et dragage dans la Baie de Moçãmedes, 15/20 mètres. Il ajoute, d'ailleurs, que cette coquille sert de monnaie aux populations du Kasai.

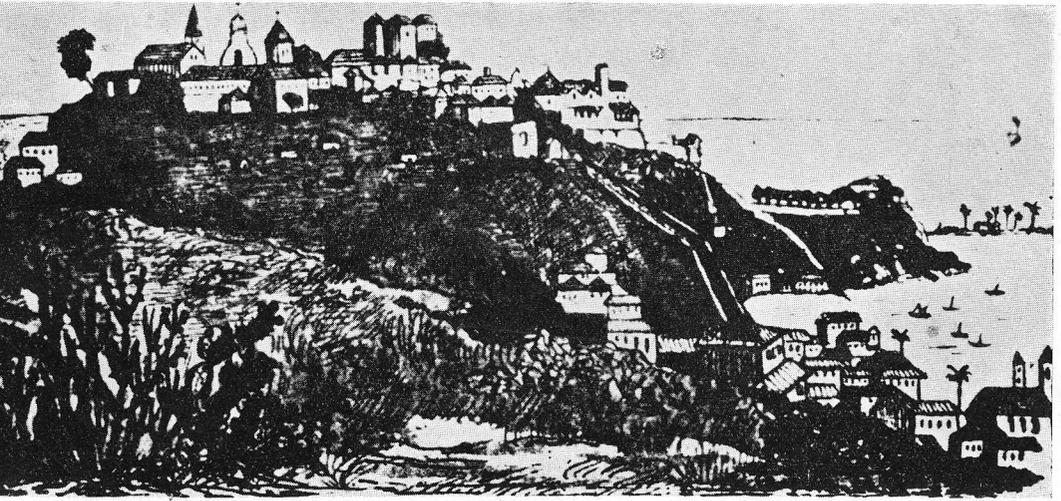


Fig. 58. — Vue ancienne de Luanda, d'après une gravure de « *Ilustração Luso-Brasileira* » (I, n<sup>o</sup> 22, 1856).

On distingue sur les hauteurs de la « Cidade alto » : l'Eglise des Carmes, l'Eglise et le Couvent des Jésuites ; à droite de la Forteresse San MIGUEL, actuellement Musée de l'Angola, on distingue l'Ile do Cabo. En bas, à droite, l'église de Nazareth, érigée en commémoration de la Bataille d'Ambuila.

[Voir : M. DE COSTA LOBO CARDOSO. São Paulo da Assumpção de Luanda (Apontamentos para a sua Historia), 1950 ; F. BATALHA. A Arquitectura tradicional de Luanda, 1950. — G. SOUSA DIAS. A Batalha de Ambuila, 1940 et autres éditions du Musée d'Angola].

Ce dessin est à comparer avec les vues de la baie de Luanda qui illustrent les œuvres de DAPPER, WELWITSCH (édité par Paul CHOFFAT), MIRALLES DE IMPERIAL... (Cliché : *Annales Musée Royal du Congo belge*).

A. NOBRE, l'éminent malacologiste portugais, dans son ouvrage déjà cité, donne comme localités où furent récoltées des *Olivancillaria nana* : Benguela, Lucira, Moçãmedes, Baía dos Tigres, Foz de Cunene (NEWTON), toutes localités situées dans le sud de l'Angola. N. ODHNER renseigne l'*O. nana* de Porto Alexandre seulement et avec doute.

J'ai eu moi-même l'occasion de récolter de nombreuses *Olivancillaria nana* non seulement à l'île de Cabo, à Luanda, et dans les îlots voisins de Bellas... mais aussi dans la Baie de Moçâmedes; ces exemplaires font partie des collections du Musée Royal du Congo.

On peut remarquer que les exemplaires récoltés à Moçâmedes par dragage sont vernissés et ont les couleurs beaucoup plus vives et plus brillantes que celles des exemplaires récoltés à Luanda, sur la plage de l'îlot, exemplaires qui paraissent ternes. Cette remarque a son importance et j'y reviendrai.

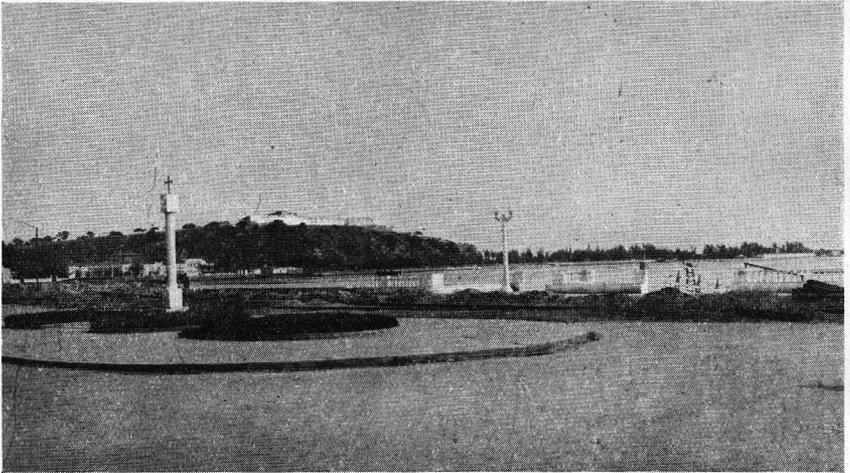


Fig. 58bis. — Vue de la baie de Luanda.

Au premier plan on voit une reproduction récente du Padrão.

A l'arrière-plan, à gauche, le piton rocheux sur lequel fut construite la célèbre Forteresse « San Miguel », maintenant transformée en Musée.

A droite, fermant en partie la baie, l'îlot de Luanda, dont la partie méridionale est dissimulée, à gauche, par le massif rocheux.

L'îlot « do Cabo » est planté de Cocotiers et de *Casuarina*, destinés à fixer le sol de l'île. On remarque le pont qui relie maintenant l'île à la Cidade baixa (basse cité).

(Photo FERNANDES, *Serviços geologicos*).

P. FISCHER nous apprend dans son Manuel de Conchyliologie quelle est la biologie des Olives : « Les animaux des Olives sont très vifs; ils rampent rapidement sur le sable à marée basse et, dès que le flot arrive, ils fouissent avec la plus grande facilité en poussant leur propodium en avant. Ainsi enterrés, leur présence n'est décelée que par leur siphon qui paraît au-dessus des sables ».

La biologie de l'*Olivancillaria nana* est analogue, c'est-à-dire que ce petit gastéropode a également des mœurs fouisseuses, mais il vit par petits fonds (15 à 20 mètres) et non dans l'espace intercotidal.

Quels étaient les lieux classiques de récolte des *n'zimbu*? Le plus connu et également celui dont est provenu la plus grande partie des coquilles est incontestablement l'îlot de Luanda.



Fig. 58ter. — Vue de l'îlot do Cabo, prise du chemin de ronde de la Forteresse « San Miguel », Luanda.

On distingue, au milieu des Cocotiers et des *Casuarina*, les villas de résidents portugais. La petite Eglise de Notre-Dame du « Cabo » et les établissements indigènes sont plus à droite (N.E.), en dehors des limites du cliché.

(Photogr. Museu de Angola).

On peut se demander pourquoi les *n'zimbu* étaient récoltés surtout à cet îlot et beaucoup moins ailleurs. C'est une question qui a souvent préoccupé les ethnologues.

J'ai montré que ce n'était pas une question de répartition de l'animal et je crois être arrivé à une explication satisfaisante de ce petit problème.

La côte d'Angola et du Congo est caractérisée par la présence d'un important courant marin venant du Sud, courant froid : le courant marin de Benguela, dont la présence est d'une grande importance d'ailleurs pour la composition de la faune.

Ce courant charrie le long de la côte les sédiments marins et ceux amenés par les fleuves dans l'Océan. A chaque irrégularité de la côte, cet acheminement des sédiments provoque la formation de flèches ou tombolo, de presqu'îles ou de chapelets d'îlots que les portugais nomment des « *restingas* ». Ces sédiments ont également tendance à fermer les estuaires des fleuves par une « barre » sableuse et provoquent la formation de lagunes.

En bref, la présence du courant marin de Benguela provoque la formation d'un type de côte dit « côte à limans ».

Ce qui nous intéresse dans ce phénomène, c'est que ce courant charrie non seulement les sédiments, mais également une foule de débris d'origine organique: tests d'oursins, débris de carapaces de crustacés, bryozoaires, et surtout de très nombreuses coquilles de mollusques parmi lesquels d'abondants *Olivancillaria nana*.

Au Nord de l'embouchure du Quanza et de l'« *Enseada* » îlot situé dans l'embouchure du Quanza, endroit célèbre où débarquèrent PAUL DIAS DE NOVAIS et ses compagnons, puis plus tard les forces portugaises de la « reconquista » sous la conduite, d'abord de FRANCISCO DE SOTO MAIOR, puis du grand SALVADOR CORREIA DE SA E BENEVIDES, on trouve un long chapelet d'îlots et de presqu'îles qui va, de la Ponta des Palmeirinhas, à l'îlot de Cabo, à Luanda, le plus septentrional, l'extrémité Nord de ce chapelet, en passant par les îlots de Mussulo, de Cazango..., de Bellas. Ce long chapelet a une origine semblable : les sédiments qui forment ces îlots et presqu'îles proviennent tout simplement de l'acheminement, par le courant marin de Benguela, de matériaux, dont une partie provient de l'érosion côtière, une autre, des alluvions du Quanza. Les coquilles marines et les autres débris d'origine organogène sont charriés également par le courant et concentrés par l'effet des vagues.

Aussi n'est-il guère difficile de trouver de nombreux coquillages et d'abondants *n'zimbu* dans le sable, sur les plages de ces îlots. Au cours de leur séjour à Luanda, mes enfants s'amusaient à en rassembler lorsqu'ils jouaient sur la plage des bains installée sur l'îlot. Ils en trouvèrent également à Bellas.

Ajoutons qu'à l'intérieur des îlots les sédiments marins sont cachés par des dépôts éoliens formant des dunes basses, colonisées par une végétation halophile et xérophytique d'allure assez spéciale (52).

(52) Voir, au sujet de cette végétation, le bel ouvrage de MM. GOSSWEILER et MENDOÇA. Carta Fitogeografica de Angola, Lisbonne, 1939.

Les sables de l'îlot sont fixés à l'aide de plantations de *Casuarina*.

Cette explication de la présence des *n'zimbu* à la plage de l'îlot de Cabo où, comme les autres coquillages, ils sont concentrés par l'effet du courant et des vagues, explique également la raison de la différence d'aspect entre les *n'zimbu* récoltés par les indigènes sur cette plage et les mollusques dragués, notamment à Moçâmedes.

Ces derniers sont des coquilles à couleurs vives et brillantes, avec un aspect vernissé, parce qu'elles ont été récoltées en vie, tandis que les premiers sont des coquilles charriées et roulées qui ont été usées avant d'être récoltées, ce qui explique donc leur aspect et leurs couleurs ternes. On peut d'ailleurs remarquer que les coquilles de *n'zimbu* récoltées par les indigènes à l'île du Luanda ne présentent jamais d'opercules; bien au contraire, l'ouverture est presque toujours occupée par des grains de sable, des débris de coquillages..., autre caractère bien fréquent chez les coquilles roulées.

Il me reste à expliquer comment les indigènes récoltaient, et récoltent encore actuellement, les *n'zimbu* et à justifier leurs procédés, qui, comme je l'ai déjà dit, n'ont pas varié depuis le XV<sup>e</sup> siècle.

J'insiste sur l'emploi du mot récolte, et non pêche, mot qu'emploient beaucoup d'ethnographes: il y aurait pêche, si les indigènes faisaient des dragages au chalut ou à la senne, ou posaient des nasses dans de petits fonds, ou encore prenaient les mollusques en amorçant des lignes avec de la chair, comme on prenait les Olives à l'île de France, d'après QUOY et GAIMARD.

Cependant, les indigènes ne se contentent pas de rechercher, aux prix d'efforts fastidieux, les *n'zimbu* le long de l'estran. Ils pénètrent dans l'eau de l'Océan, à marée basse, jusqu'à mi-corps, et à peu de distance de la plage ils remplissent de grands paniers spéciaux de sédiments du fond de la mer. En agitant le panier dans l'eau, comme celui-ci est à claire-voie, ils éliminent la vase, le sable, les petits galets et les débris; restent seuls les coquillages qu'ils viennent déverser sur le bord de l'îlot.

A marée haute, ces indigènes trient les coquillages, qui sont composés d'un grand nombre de valves de Lamellibranches *Dosinia ssp.*, *Donax rugosus*, *Senilia senilis*, et en retirent les *n'zimbu*.

C'est une œuvre de patience et ce sont surtout les femmes et les enfants qui se chargent de ce travail, comme de la récolte; les hommes s'adonnent à la pêche aux poissons, au large.

D'après le Capitaine FREDERICO DE FIGUEIREDO CRUZ, Commandant du Port de Luanda, le panier dont ces indigènes se servent dans cette récolte se nomme « *sanza* » (ki mbundu).

Les *n'zimbu* récoltés étaient anciennement mis dans des paniers spéciaux ou encore dans des fruits évidés de baobab ou de cocotiers.

Actuellement les indigènes forment de petits récipients très primitifs en feuilles de palmier ou d'herbes, que les portugais appellent « *capim* ». Le nom ki mbundu de ce récipient est « *quinda* » (53).

Je dois ces renseignements, recueillis par Mr. FREDERICO DE FIGUEIREDO CRUZ, à l'obligeance de Mr. le Consul de Belgique à Luanda, M.



J. DE KNOOP, et le remercie d'avoir bien voulu me faire parvenir pour les collections du Musée du Congo un panier « *sanza* », récolté par notre distingué ami portugais.

On pourrait s'étonner de ne pas voir d'amas considérables de

(53) Beaucoup de ces mots sont d'origine portugaise.

coquillages près de la plage de l'îlot de Luanda, si l'on songe au temps depuis lequel cette récolte des *n'zimbu* s'effectue.

Mais il faut tenir compte du fait que l'Océan subit constamment des variations de niveau, qu'il recouvre et remanie ses rivages. On peut voir même sur la photographie prise du haut de la Forteresse

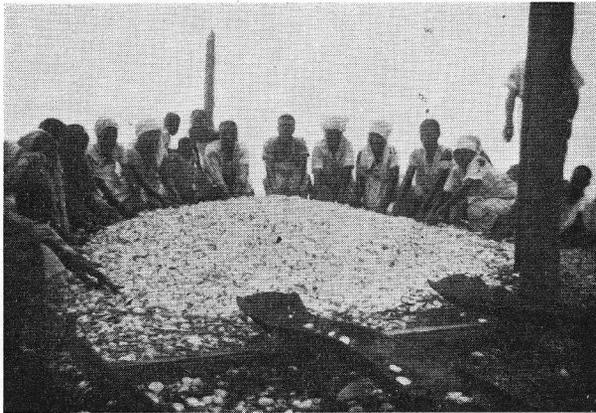


Fig. 59. — Quatre photographies montrant les phases de la récolte des *n'zimbu* à l'île do Cabo, Luanda.

(Photos Capitaine F. DA CRUZ et J. DE KNOOP, Consul de Belgique, Luanda).

« San Miguel », photo reproduite ici, que l'îlot fut coupé en deux par les eaux. Les coquillages sont donc repris par l'Océan.

On sait que le nom complet de la capitale de l'Angola portugais est São-Paulo da Assumpção de Luanda.

Elle fut nommée à sa fondation en 1576, le 25 décembre, Vila de São Paulo, en l'honneur de son illustre fondateur PAULO DIAS DE NOVAIS. En 1648, SALVADOR CORREIA DE SA E BENEVIDES y ajouta le terme da Assumpção en l'honneur de la fête de Notre-Dame de l'Assomption, jour auquel se fit la « reconquista » (15-VIII-1648).

Quant au terme indigène Luanda (ou Loanda, orthographe hollan-

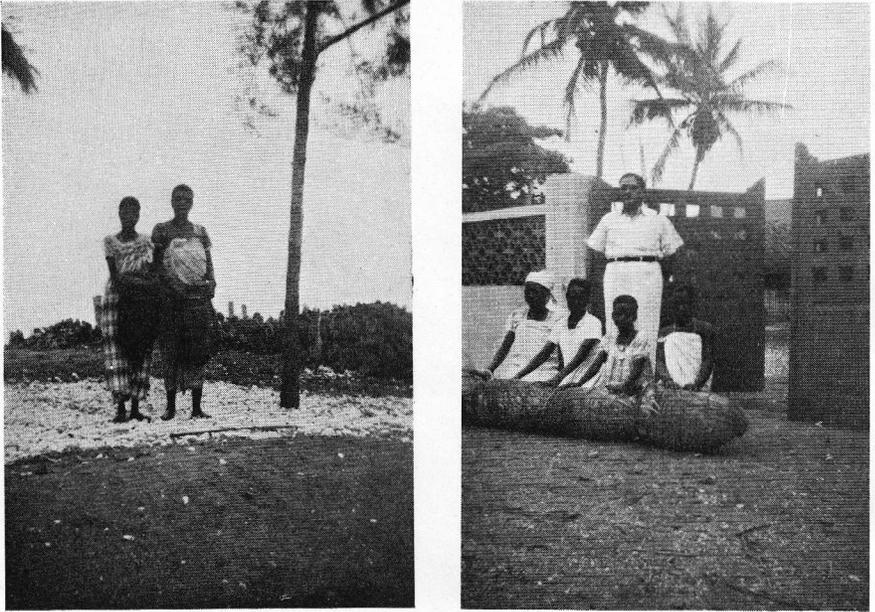


Fig. 60. — Habitantes de l'île de Cabo (« Basi-Luanda ») avec les paniers « senza » pour la récolte des coquillages dans l'Océan à marée basse.

L'une de ces photographies est prise devant l'habitation de M. Manuel VENTURA, qui y figure debout.

(Photo Capitaine F. DA CRUZ et J. DE KNOOP, Consul de Belgique).

daise de ce nom), d'après l'auteur portugais JULIAO QUINTINHA, il aurait une origine à mettre en rapport avec la récolte des coquillages-monnaie (Africa Misteriosa, 2<sup>e</sup> éd. Lisbonne, p. 186).

Nous trouvons dans l'intéressant ouvrage de T. E. BOWDICH : « An account of the discoveries of the Portuguese in the interior of Angola and Mozambique » (London 1824) la remarque qui suit « in the Bundu Language... Loanda or rather Luanda, means tribute because they went there for the *zimbo*s or shells, in which the annual tax was formerly paid to the King of Congo ».

Mais une autre interprétation existe; c'est ainsi que dans le livre

« Angola, The Land of the Blacksmith Prince » du Révérend J. T. TUCKER (1933), nous lisons la note suivante: « Luanda is said to mean tribute : country of coinage. Another explanation of the name would suggest that it was derived from the fishermen craft *Lu-Uanda* place of the net » (p. 15).

Nous trouvons dans la « Roteiro da Cidade de S. Paulo de Luanda », ouvrage déjà cité, le paragraphe suivant, intitulé :

*Origem do nome « Luanda » :*

Este termo existia como próprio da Ilha adjacente e era já nosso conhecido à data da chegada de PAULO DIAS, transmitido pelos armadores de S. Tomé que aqui já vinham fazer resgates ou pelos portugueses e missionários que viviam no Congo.

A despeito das muitas e variadas explicações que se têm dado para a significação deste termo, parece muito aceitável, pela sua conformidade com a ocupação da gente da Ilha e riqueza de pescaria, constatada desde as primeiras notícias, esta interpretação : a palavra escrita com a sílaba inicial « lu », como a pronunciam as naturais, isto é, « *Luanda* », significa simplesmente rêde; é geralmente usada hoje, com elisão do « l » inicial, sob a forma « uanda », para exprimir - rêde de pesca, de tipóia, etc.; e assim os indígenas da Ilha são chamados « à *xiluanda* », isto é, lançadores de rêde, pescadores (54).

L'îlot de Luanda ou îlot de Cabo était-il comme on a coutume de le dire, bien la seule place ou les *n'zimbu* étaient récoltés ?

Il semble que si les endroits principaux de la récolte des *n'zimbu* étaient bien les plages de l'îlot de Cabo, à Luanda et les îlots voisins situés plus au Sud, tels les îlots de Bellas, on récoltait cependant des *n'zimbu* en d'autres endroits également, mais en moindre quantité.

(54) TRADUCTION : Origine du nom « Luanda » :

Ce terme existait appliqué à l'île voisine et nous était déjà connu à l'époque de l'arrivée de Paul DIAS, transmis par les armateurs de San Tomé qui déjà y venaient faire du troc ou par les portugais et les missionnaires qui vivaient au Congo.

En dépit d'explications nombreuses et variées qui furent proposées pour la signification de ce terme, il paraît très probable que, étant donné la conformation de l'île, les occupations des indigènes de l'île et la richesse de la pêche, déjà signalée dans les premières relations, l'interprétation suivante soit à préférer.

Le terme, que l'on écrit avec la syllabe initiale « lu », ce qui, tenant compte de la prononciation indigène, fait « *Luanda* », signifie simplement « filet ».

Ce terme est généralement utilisé aujourd'hui, avec élision du « l » sous la forme *uanda*, pour exprimer filet de pêcheur, de tipoye, etc... En outre, les indigènes de l'île sont appelés « à *xiluanda* » et ceci signifie lanceurs de filets, pêcheurs.

Certains auteurs citent Soyo comme lieu de provenance des *n'zimbu*. Soyo était un centre indigène important près de Saint Antoine de Zaïre (Szaïre), résidence du chef des Ba Selonghe, le « Comte de Soyo », avec lequel les religieux Capucins et Récollets eurent tant de difficultés, par suite des relations que le Comte entretenait avec les hérétiques (55).



Fig. 61. — Ile do Cabo, Luanda.

Côte océane au voisinage de l'Eglise et de la fact. Ventura.

On distingue les amas de coquillages tamisés par les indigènes et dans lesquels ils cherchent les *n'zimbu*.

Ces amas ne sont pas tellement considérables si l'on songe à l'ancienneté de cette monnaie, mais il faut tenir compte du fait que le rivage de l'îlot subit des remaniements incessants dûs aux variations de niveau de l'Océan et que les coquilles sont reprises par l'Océan. A un moment donné l'îlot fut coupé en deux par les fortes marées. On se rend compte de ce fait sur la photographie de l'île prise du fort « San Miguel » (cf plus haut). Au premier plan, à droite, buisson d'*Opuntia*.

Pour fixer les sables éoliens de l'îlot le Service de l'Agriculture a effectué des plantations de *Casuarina equisetifolia*, que l'on voit sur la photo.

(55) Une des conséquences de l'inimitié des religieux missionnaires et du « Comte de Soyo » fut la révolte de celui-ci en 1674 et la fuite du R. P. CORNELIUS (cf. Vlaanderen en Kongo in de XVII<sup>e</sup> Eeuw, *Band*, (8), n<sup>o</sup> 5, pp. 181-183, 1949).

En 1683, le « Comte » de Soyo fut excommunié par le R. P. MEROLLA pour trafic avec les « hérétiques ».

Le NE Soyo se révolta également très tôt contre le MANICONGO; un des résultats de la révolte fut l'abandon de la route des caravanes Soyo-Mbanza Congo (San Salvador) au profit de la route, plus longue, Luanda-San Salvador.

On pourrait s'étonner de ce que la route du fleuve n'ait pas plus servi, le parcours Luanda-Soyo se faisant par mer. Il semble que l'ignorance des conditions de navigation, la force du courant du fleuve ait effrayé les navigateurs. En 1872 encore le « Commander » HUGH McN. DYER, qui était venu en mission à l'embouchure du Congo, renonçait à remonter le fleuve en amont de Boma, à cause des courants. (The West Coast of Africa as seen from the Deck of a Man of War 1876).

Mais malgré les recherches et l'enquête à laquelle je me suis livré sur place, je n'ai trouvé aucun *n'zimbu* ni aucun renseignement à ce sujet.

Le R. P. MARCHAL, Missionnaire belge de la Congrégation du St-Esprit, Père Supérieur de la Mission catholique actuelle de Pinda, qui connaît bien les indigènes, a bien voulu continuer cette enquête

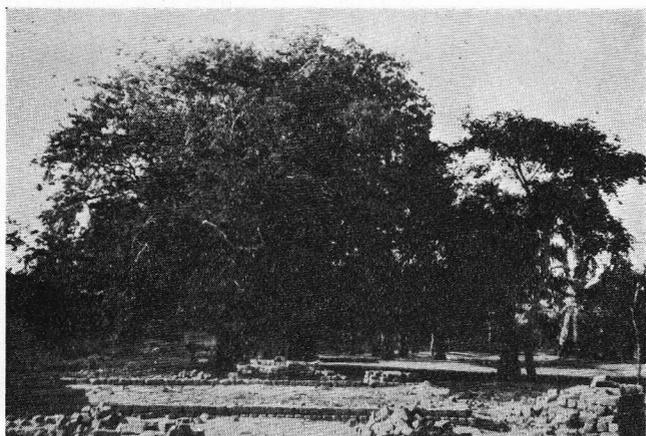


Fig. 62. — Vue du village de Soyo, sur le plateau près de Saint Antoine de Zaïre.

On distingue l'arbre dit « Royal », sous lequel, rapportent les habitants, (Ba Selonghe), le « Comte » de Soyo ou NE-SOYO tenait sa cour (*Tamarindus indicus* L. « Tamarinier » (\*).

Dans les environs se distinguent encore les traces des établissements des anciens Missionnaires Capucins et également le Cimetière, dit « Royal », des Chefs indigènes.

Par contre, il me fut impossible de découvrir l'emplacement des Cimetières des Missionnaires décédés à l'ancienne Mission de Soyo; parmi ceux-ci se trouvaient des belges, notamment le R. P. ERASME, de Furnes.

(\*) Identification aimablement contrôlée par M. SYMOENS, Assistant de Botanique à l'Université.

notamment auprès des descendants des « Comtes de Soyo » et des « gens d'Eglise » descendants des esclaves rachetés ou reçus par les Missions, et qui provoquèrent tant de difficultés à l'Administration portugaise. Aucune précision, quant à des lieux de récolte de *n'zimbu*, n'a pu être découvert dans cette région.

Par contre c'est avec raison que Benguela a souvent été cité comme lieu de pêche des *n'zimbu*.

Nous trouvons dans le Tome III de l'*História geral das Guerras angolanas* de CADORNEGA (1681) tome édité par l'érudit et regretté

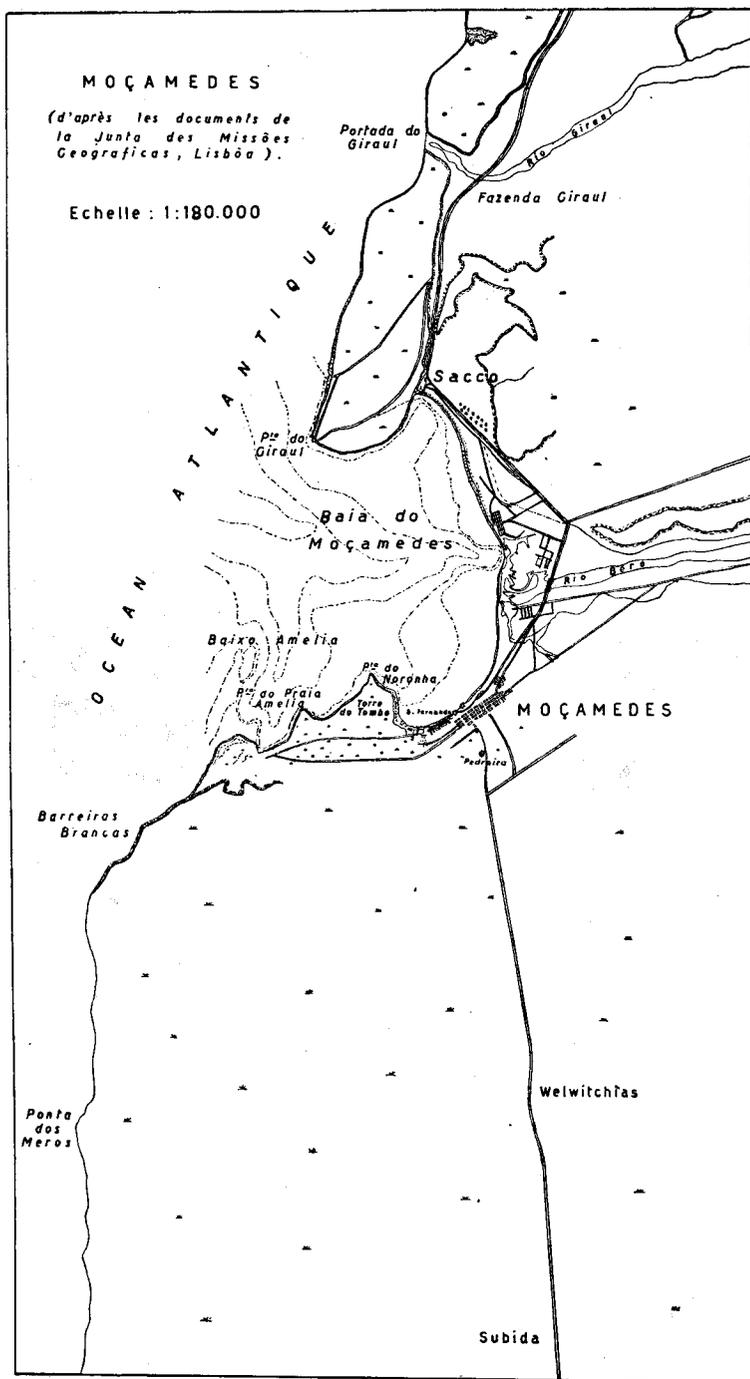


Fig. 63. — Baía de Moçamedes. Dans les petits fonds de cette baie vit en abondance *Olivancillaria nana* (pour la signification géographique de cette baie, voir E. DARTVELLE. Echinides fossiles du Congo et de l'Angola, I, 1952).

(Cliché : Annales Musée Royal du Congo belge).

Mgr DA CUNHA, d'après le manuscrit de la bibliothèque de l'Académie des Sciences de Lisbonne et le manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, les passages suivants:

«... onde resgastão peças e marfim, e também *zimbo* que em Benguela se pesca, que he a moeda que corre no reino de Congo » (p. 32).

«... o *zimbo* que vem de Benguella ha reputado per melhor... » (56). d'après une note marginale de l'Auteur (p. 52).

On peut donc conclure que Benguela devait être également un lieu de récolte des *n'zimbu* destinés au Royaume de Congo.

J'ai trouvé dans l'ouvrage de BOWDICH, déjà cité, une observation intéressante à ce sujet. En parlant des environs de Benguela, l'auteur raconte que les habitants des villages environnants s'occupaient de pêcher les *n'zimbu* : ... « whose inhabitants were employed in fishing for *zimbos* ».

Les renseignements sur la récolte des « *n'zimbu* » à Benguela et dans les environs sont assez maigres, aussi me suis-je adressé à Mr. RALPH DELGADO, l'éminent historien bien connu, qui a bien voulu me fournir des renseignements fort intéressants.

La récolte des *n'zimbu* se faisait à Benguela dans toute la grande baie (*enseada*) en des endroits réservés. A Lobito, il n'existe que des huîtres et coquillages ordinaires. Cette récolte se faisait aussi dans la vieille « angra de Santa Maria », la baie de Lucira.

Dans sa relation de la conquête de Benguela, le fameux Gouverneur MANUEL CERVEIRA PEREIRA, fondateur de la cité de « Santo Filipe de Benguela » écrivait vers 1617-1622 : « Tambem se tira per toda esta praia quantidade de *zimbo*, que e um certo busio pequenino, que corre no reino do Congo e do melhor dinheiro que nele ha » (57). Je cite ce passage d'après la relation éditée par le géographe portugais LUCIANO CORDEIRO.

Citons d'après le même auteur un autre passage :

« MANUEL CERVEIRA PEREIRA que está em Benguela não deve ter dado conta a Sua Majestade de uma salina que descobriu junto a Benguela, a qual é mui grande e de sal mui alvo, creado na terra junto à água.

(56) « ...où on négocie des tissus et de l'ivoire, et aussi les *n'zimbu* qu'on pêche à Benguela, et qui est la monnaie ayant cours dans le Royaume du Congo ».

« ...le *n'zimbu* qui vient de Benguela est considéré le meilleur... ».

(57) « ...on recueille sur toute cette plage de grandes quantités de *n'zimbu*, qui est une certaine petite coquille, qui a cours dans le Royaume du Congo et est le meilleur argent qui existe.

Desta salina manda ele, cada ano, três navios carregados a vender a Angola, e lhe dão por cada alqueire a mil reis, e a três cruzados, fora muito e muito *zimbo* que manda pescar em Benguela » (p. 322). (58).

Ultérieurement, à une époque plus récente, on pêche encore des *n'zimbu*, de temps à autre, à Benguela, mais surtout dans le Sud, à Moçãmedes et à la Baie des Tigres.

Cette pêche et cette récolte sont actuellement abandonnées, le seul



Fig. 64. — Vue aérienne de la baie de Moçãmedes.

[Dans cette baie, par petits fonds, vivent d'abondants *Olivancillaria nana*, fouissant le sable].

(Photo J.L. FERREIRA DOS SANTOS, Chefe do Posto de Baía dos Tigres).

endroit où la récolte des *n'zimbu* soit encore pratiquée est, comme nous le verrons, l'îlot de Luanda.

Si les plages de cet îlot et des îlots voisins ne furent pas les seuls lieux de récolte des *n'zimbu*, ils en furent, de loin, les plus importants.

Toutes les anciennes cartes mentionnent l'îlot de Luanda et quelquefois le chapelet d'îlots voisins.

(58) Manuel CERVEIRA PEREIRA qui est à Benguela n'a certainement pas fait part à Sa Majesté des marais salants qu'il a découverts près de Benguela, lesquels sont très grands et donnent un sel très blanc sur la terre au bord de l'eau. De ces marais salants il envoie chaque année trois bateaux chargés pour les vendre à Angola; il reçoit pour chaque « *Alqueire* » (boisseau) 1.000 reis ou 3 cruzados; en outre il envoie beaucoup de *n'zimbu* qu'il fait pêcher à Benguela (I - p. 322).

L'îlot de Luanda figure notamment sur les cartes d'un Atlas manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Madrid, cartes reproduites dans l'ouvrage de Mr. CL. MIRALLES DE IMPERIAL Y GOMEZ : Angola, en tiempos de Felipe II y de Felipe III (Instituto de Estudios Africanos, 1952).

Le nom d'*Ilha de Dinheiro*, « île de l'argent » qui fut attribué à l'îlot de Luanda par les Portugais, en raison de la récolte des *n'zimbu* qui s'y faisait sur si grande échelle, prêta, comme il fallait s'y attendre, à confusion.

C'est ainsi que, dans le paragraphe consacré au Royaume de Congo de l'Atlas de MERCATOR, nous lisons l'affirmation suivante : «.. Toute la Province est riche de métaux. Y a Mines d'Argent, notamment prez l'Isle *Loanda* » (Du Royaume de Congo, p. 572) (59).

La confusion est ici flagrante.

J'ajouterai que je suis persuadé que c'est en grande partie à cause de cette confusion que se créa la légende des « mines d'argent » appartenant au Roi de Congo, mines qui furent l'objet de recherches acharnées et infructueuses des Européens, car il n'y a pas de « mines » d'argent en Angola. L'argent s'y trouve seulement à l'état d'impureté, notamment dans les gisements d'or et ces derniers ne sont du reste pas d'une richesse extraordinaire. Cette légende contribua d'ailleurs à la réputation de richesse fabuleuse de cette région et lui valut des convoitises intéressées.

Parmi les nations qui eurent le plus de visées sur le Congo et l'Angola, figurent les Hollandais.

D'abord alliés des Portugais dans leur lutte contre les Espagnols, ils cherchèrent à se substituer aux Portugais dans leurs Colonies (voir Principais datas da Chronologia luso-hollandaise dans les *Arquivos de Angola*, n° 2, 3, 6 et 8, 1945).

La réputation de ces soi-disant mines d'argent fut certes pour une part cause des entreprises de conquête de l'Angola par les Hollandais, au XVII<sup>e</sup> siècle, entreprises que ceux-ci crurent avoir menées à bien en 1641, mais qui furent déjouées par l'héroïsme d'une poignée de Portugais (épopée de Masangano et « reconquista » 1648).

Les Français et les Anglais également convoitèrent à cette époque l'Angola, mais les Espagnols constituèrent des ennemis autrement dangereux. Ce sont toujours les mêmes soi-disant mines d'argent qui allumèrent leurs convoitises. Il suffit de consulter les rapports (*Memoriales*) qu'adressa à PHILIPPE II, un certain DIEGO DE HER-

(59) Atlas Minor de GUERARD MERCATOR. Traduit du Latin en Français par le Sieur DE LA POPELINIÈRE, Gentilhomme français, Anno 1608, Amsterodami.

RERA, à une époque où le Souverain espagnol avait réussi à réunir les deux Royaumes sous sa dénomination (cf. CL. MIRALLES DE IMPERIAL Y GOMES).

La lecture de ces pièces, où l'on vante la richesse de ces « mines d'argent » et où l'on compare la richesse du pays à celle du Pérou, fait comprendre la méfiance avec laquelle, après la séparation des deux Royaumes, la Cour de Portugal (Dynastie de BRAGANCE), avertie de ces visées, voyait, à la fin du XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle, s'embarquer pour l'Angola et le Congo des étrangers, surtout ceux ayant séjourné en Espagne, ou des Flamands. Malheureusement cette méfiance s'exerça à l'égard des Missionnaires Catholiques, notamment des Capucins, et gêna fort l'ancienne évangélisation de ces régions.